Le "Miserere" de Rouault en Hommage au grand peintre Français récemment disparu

Autor(en): **Yoki**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Schweizer Kunst = Art suisse = Arte svizzera = Swiss art**

Band (Jahr): **- (1958)**

Heft 3

PDF erstellt am: **24.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-625891

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

SCHWEIZER KUNST
ART SUISSE
ARTE SVIZZERA

GESELLSCHAFT SCHWEIZERISCHER MALER, BILDHAUER UND ARCHITEKTEN
SOCIÉTÉ DES PEINTRES, SCULPTEURS ET ARCHITECTES SUISSES
SOCIETÀ PITTORI, SCULTORI E ARCHITETTI SVIZZERI

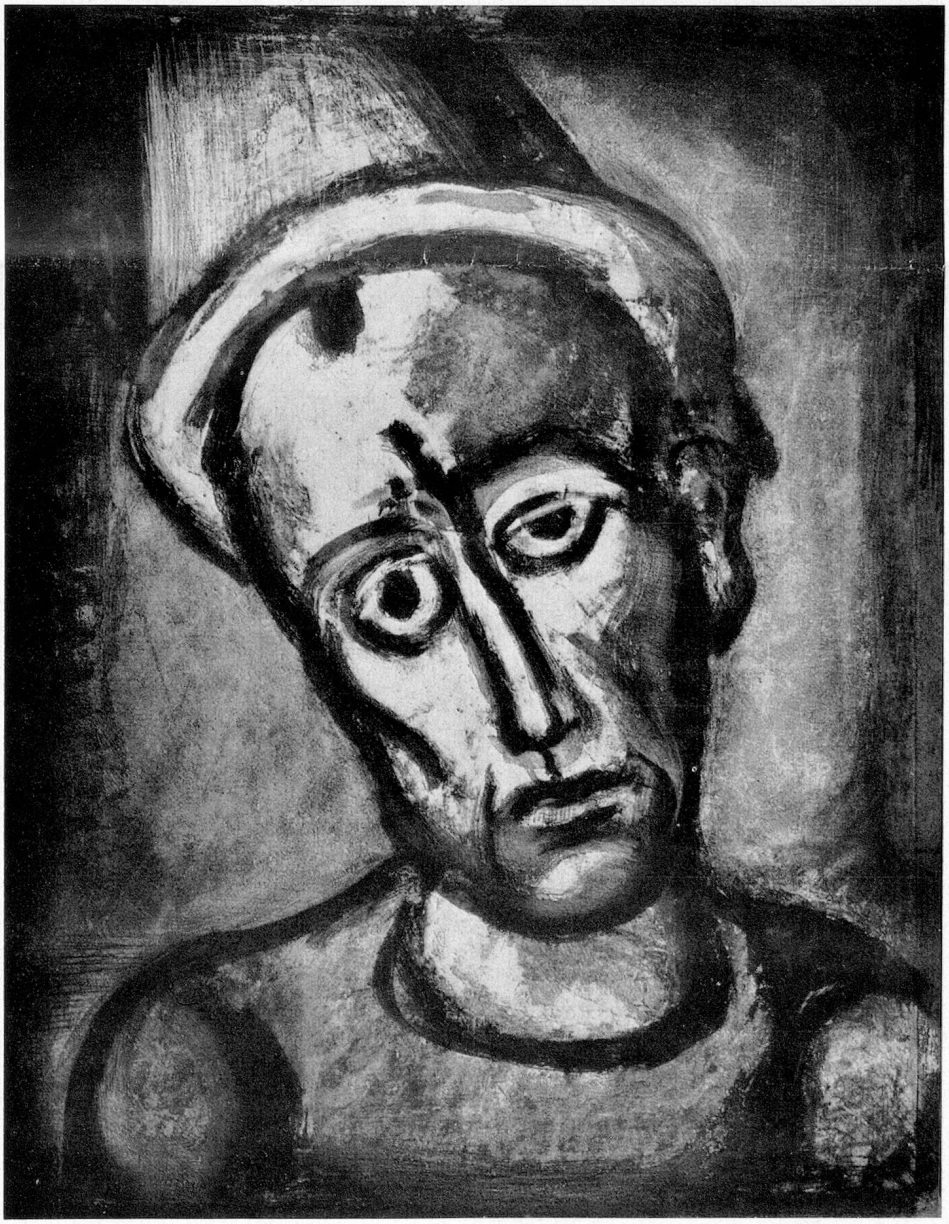
März 1958 | *Bulletin No. 3* | *Mars 1958*

AZ AARAU 1

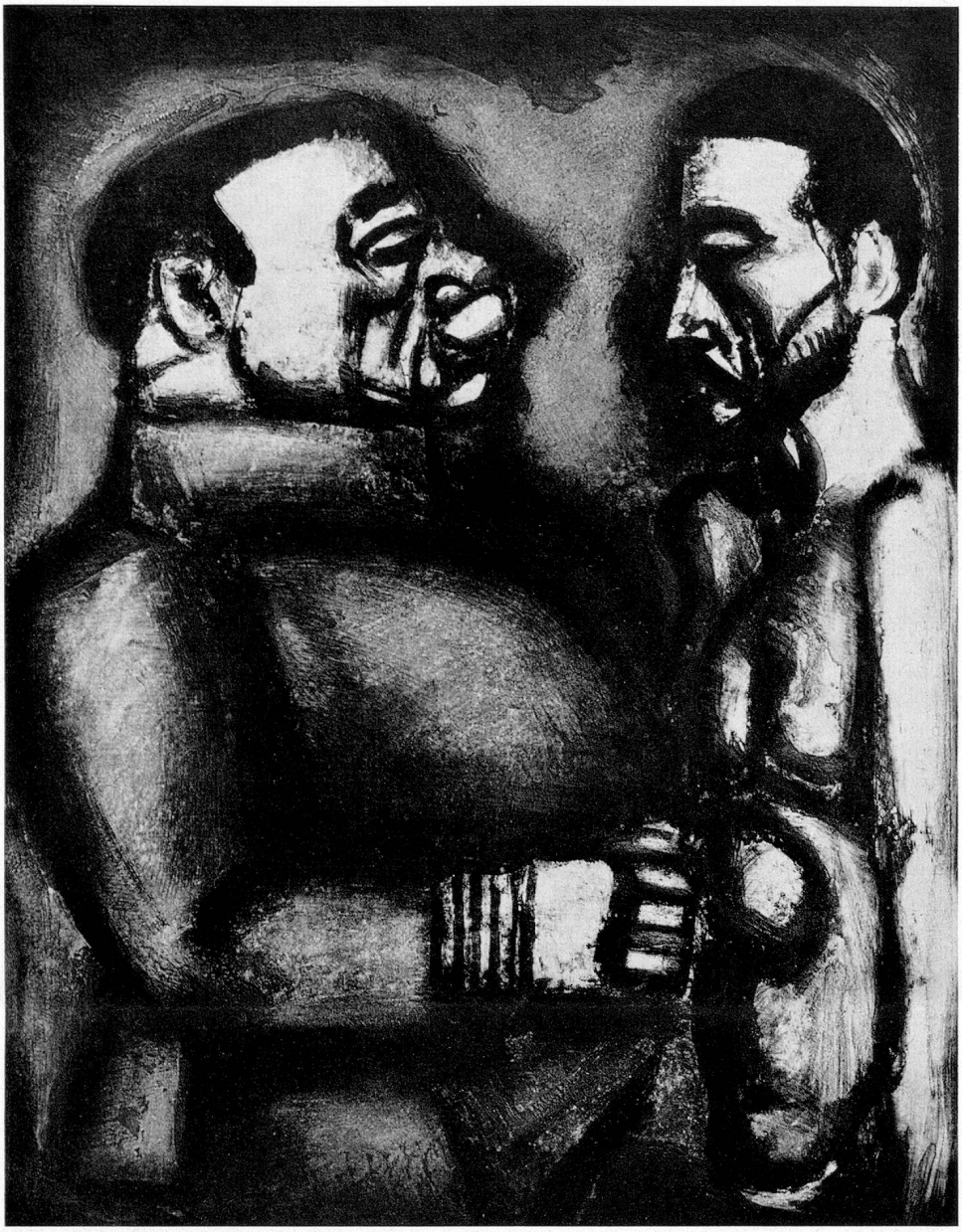
Bibliothèque Nationale Suisse SK
Berne

LE «MISERERE» DE ROUAULT EN HOMMAGE AU GRAND PEINTRE FRANÇAIS RÉCEMMENT DISPARU

Rouault subit une forme d'art qui s'impose à lui, inexorablement, et jamais, semble-t-il, vision plus forte ne fut servie par des moyens plus adéquats. Cet art d'écorché qui saigne nous vient d'une âme ébranlée jusqu'en ses profondeurs et qui ne craint pas de témoigner d'une vision farouche et véhémente. «Dieu vomit les tièdes»,



Rouault: «Qui ne se grime pas»



Rouault: «Face à face»

dit-il. Aussi tient-il à paraître outrancier. Mais la laideur qu'il transpose revêt un air altier et l'outrecuidance n'est qu'un moyen dont la fin est une réelle beauté tragique. Antidécoratif, l'art de Rouault vise d'abord à la puissance d'une expression plastique et sentimentale et demeure soumis au pathétique comme l'était celui de Goya et de Daumier qu'il paraît prolonger. Le peintre nous rappelle que l'art est d'abord chose inspirée, héroïque et sacrée. Profondément religieux, Rouault ne peut peindre la créature déchue, dans sa seule détresse, sans la relier à son Créateur. Ce n'est pas désespérer que d'exprimer le mal et la laideur lorsque par les voies d'un art pénétré, l'artiste les ouvre sur la beauté. Ses douloureuses caricatures sont imprégnées de spiritualité et parlent de miséricorde. Ses effigies du divin amour, c'est aux galeries qu'il les a vouées jusqu'au jour où enfin un chantier d'église s'est ouvert au parfait ouvrier qu'était Rouault, hélas bien tard dans sa vie.

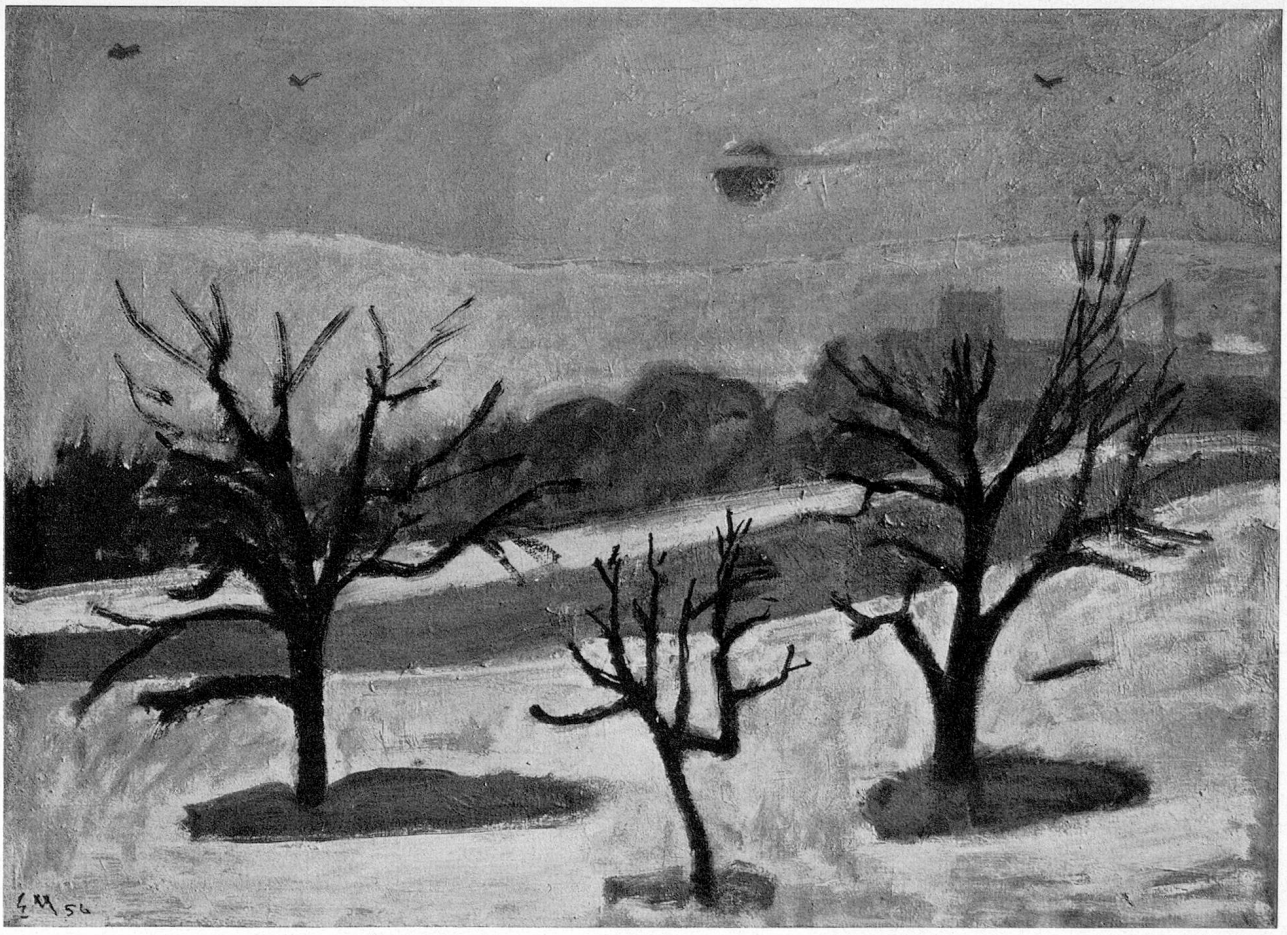
Son œuvre la plus considérable reste le «Miserere»: un livre immense dont les sujets répondent à sa nature profonde. Car Rouault ne peut exprimer autre chose que sa propre vision. C'est dire qu'il y donne libre cours à son rôle de justicier, qu'il y exhale ses rancœurs contre la veulerie, démasquant l'impur et le mensonge avec la violence des prophètes indignés de l'ancienne loi. Tous les travers sollicitent une transformation impétueuse, gorgée d'une verve populaire de bon aloi. Dans une parade accablante il étale les pîtres dont le grotesque et la drôlerie cachent la désolation, les filles «dites» de joie, les gens du prétoire qui «clament en phrases creuses», les délaissés de la banlieue misérable et jusqu'au bourgeois ventru qui n'a rien à se reprocher et, que Bloy, l'ami, traite de «vache aride». Gouailleur, colérique, sanglotant tour à tour, il sait être fraternel et consolant. C'est qu'en son œuvre variée, Rouault mêle les sujets faits de sérénité à ceux dont la traduction réclame un expressionisme de gargouille. Il nous montre ainsi que la France recèle encore de l'esprit médiéval. Il y a dans son œuvre de la complainte et de la danse macabre, du plain-chant et de l'art des tréteaux – de tréteaux sur lesquels se joue souvent le simulacre de notre propre dérision. Nos souffrances et nos joies terrestres, il les porte sur le plan sacré.

Pour ce faire, il réinvente la technique de l'eau-forte comme il a renouvelé celle de la peinture avec des pâtes que l'on ne peut imaginer plus denses. Vollard raconte

dans ses «Souvenirs d'un marchand de tableaux» (Albin Michel) que, rencontrant un matin Rouault avec tout un arsenal de limes, de grattoirs, de burins, de papier émeri, il lui demanda ce qu'il allait faire avec tout cela... des eaux-fortes ou de l'aquatinte? Rouault répondit: «Appelez ça comme vous voudrez... on me donne un cuivre... Je fonce dedans...»

Et c'est un grand mystère pour les «confrères», ce résultat si étonnant obtenu en dehors des règles établies! Pour l'impulsif et l'épris de recherches qu'est Rouault, ces règles n'ont qu'une valeur relative. Au moyen de morsures à l'acide, pures ou diluées, déposées par le pinceau, sans vernis, avec ces griffures, ces balafres, ces modulations lumineuses, voire ces dégradés, Rouault parvient à produire à un incroyable point une sensation de couleur. Il est vrai que les coloristes se trahissent déjà par le simple lavis monochrome. Fuyant les conventions, redoutant par-dessus tout l'emprise intellectuelle, notre peintre ne veut rien perdre d'une passion qui semble conduire l'inspiration.

La technique adaptée aux désirs s'attache à la puissance du clair-obscur et à obtenir par des réformes résumées une expression violente. L'ancien artisan verrier reprend inlassablement ses œuvres. Il lui semble qu'elles ne sont jamais assez achevées, que ces cernes ne seront jamais assez généraux, accusés, ni assez écrasés sur le contour. Il aime à faire jouer des lumières entre ces bistres qui endiguent les formes et qui remplissent parfois le rôle des plombs dans les vitraux. Ils sont les supports d'un rythme clair aux personnages construits et tout en donnant de l'intensité et de l'accent au jeu des valeurs, ils servent une construction sommaire, éminemment plastique. Son dessin musclé, qui n'a pas le sinueux de celui des romantiques, sert à établir cette synthèse et cette généralisation qui vise au plus haut point de l'art. Rouault recourt souvent aux noirs les plus véhéments comme aux clartés les plus douces, et ombres et lumières sont employées par lui à signifier autant que les figures. La matière transfigurée, vitrifiée qui résulte de ces modulations et de ces incessantes reprises n'imite pas l'apparence et la texture des choses, mais traduit un état poétique, un sentiment intérieur, une vision directe et enchantée que les rythmes et les contrastes ne sont que prétextes à libérer.

«Vous êtes du pays de Shakespeare», lui avait dit autrefois son excellent maître Moreau. L'éloge garde son sens car les derniers Rouault nous émeuvent encore, bien qu'au pathétique expressioniste d'autrefois, il ait fait succéder ces figures hiératiques qui, comme celles des Byxantins, revêtent la dignité des symboles. L'âme du peintre a toujours sû demeurer embrasée, nous rapportant de ses visions mystiques des réalités picturales. C'est qu'il a sû demeurer parfait artisan alors que la vision se faisait de plus en plus fulgurante. Ce paradoxe l'a maintenu toujours alerte et il n'a cessé, malgré l'âge, de produire en traitant son labeur de bienheureux et de délivrant. L'unité de son œuvre est tirée de cette exultation continue. Avec la mort de Rouault, disparaît le plus grand peintre religieux du XXème siècle. *Yoki*

E. Morgenthaler: Landschaft